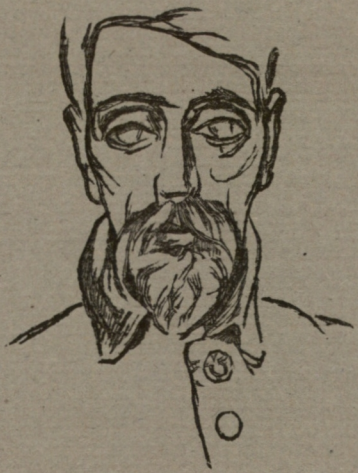
LES PEINTRES FRANÇAIS NOUVEAUX, N° 6

COLLECTION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE ROGER ALLARD



# JEAN MARCHAND

Vingt-six reproductions
de peintures et dessins précédées d'une étude critique par

RENÉ JEAN

*de notices, biographiques et documentaires et d'un portrait inédit de l'artiste dessiné par lui-même et gravé sur bois par Jules Germain*

**Librairie Gallimard**

*ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANCAISE*

*PARIS — 3, RUE DE GRENELLE — MCMXXVII*

Extrait de la publication

*Dixième édition*

## *COLLECTIONS*

## " LES PEINTRES FRANÇAIS NOUVEAUX "
## " LES SCULPTEURS FRANÇAIS NOUVEAUX "
## " LES GRAVEURS FRANÇAIS NOUVEAUX "

Publiées sous la direction de M. ROGER ALLARD

La collection des « *Peintres Français nouveaux* » commencée en 1919, est la première en date des collections documentaires à bon marché sur l'art contemporain. En dépit de l'élévation des prix de fabrication, elle demeure la moins chère, en même temps que la plus complète, la plus variée et la plus impartiale, car elle fait place à toutes les valeurs expressives de l'art d'aujourd'hui, en dehors de tout parti pris d'école. Les peintres d'origine étrangère, qui ont poursuivi leur carrière en notre pays, y ont leur place marquée.

D'après les mêmes principes et sous la même direction, nous avons commencé une série consacrée aux *Sculpteurs* et nous publierons très prochainement le premier volume de la collection des *Graveurs Français nouveaux* dont la partie documentaire sera particulièrement intéressante.

Confiées à des écrivains hautement qualifiés, les études critiques sont accompagnées de renseignements sûrs, le plus souvent inédits. Enfin, la série de portraits gravés forme une iconographie aussi exacte qu'attrayante, la plupart étant faits spécialement.

**Il paraît au moins un volume par mois.**

Extrait de la publication

# JEAN MARCHAND ET SON ŒUVRE

PAR

## RENÉ JEAN

Aux heures où l'agression allemande l'obligeait à délaisser ses rêves pour le métier des armes, à négliger, afin de le défendre et de le faire triompher, l'Idéal qui lui est le plus cher, à mener cette vie, toujours semblable au cours des temps et qu'a décrite, en une phrase lapidaire, Alfred de Vigny, « agitée, grossière, où l'activité physique tue l'activité morale », M. Jean Marchand eut l'idée de crayonner son portrait. Avec sa barbe en pointe, ses yeux larges et pensifs sous le front solidement construit que traverse en diagonale la masse brune des cheveux, cette effigie fait songer au type idéalisé de l'officier du Second Empire, revenant de

Extrait de la publication

Syrie, tel que le rêvaient nos grands'mères au pensionnat, sentimental, timide un peu et pour qui l'amour est la première des raisons d'agir.

Et il y a bien de cela en M. Marchand. Un amour le domine depuis que sa volonté adolescente a pu se manifester. Vers lui, il a tendu et tend toute son énergie. Il lui a consacré ses forces. Il n'est pas exagéré de dire que, pour lui, il a bravé sa famille, enduré des peines, connu la faim. Cet amour, c'est l'amour de la peinture.

La vieille famille parisienne où le Destin lui fit prendre place en 1883 n'avait jamais envisagé, pour un des siens, la possibilité d'être peintre. Dès que les aspirations artistiques de son fils se manifestèrent avec quelque force, elle les désapprouva, sans une hésitation, sans une réticence. A dix-huit ans, Jean Marchand se lançait dans la vie, réduit à ses propres forces et, avec la seule espérance pour fortune et pour guide, s'aventurait dans cette société, toujours telle qu'au temps de *Chatterton*, « où le calculateur avare exploite sans pitié l'intelligence et le travail », société inapte à encourager le talent à ses débuts, dure, et comme telle, favorable parfois, au Peintre comme au Poète.

Nous le trouvons, le matin, à l'Ecole des Beaux-Arts, passant dans les ateliers Bonnat et Luc-Olivier Merson, l'après-midi, besognant pour divers patrons, s'exerçant tour à tour au papier peint et au vitrail, faisant des dessins de bijoux, des projets de tissus, touchant à la décoration murale, s'efforçant, dans son ingénuité enthousiaste d'adolescent, de faire partager ses idées et sa foi artistiques à des industriels revêches, dont la vision restait obstinément fixée sur la source de bénéfices qu'est la dégénérescence des styles antérieurs.

Extrait de la publication

Découragé et las de ces luttes vaines avec la réalité mercantile, Jean Marchand se rejeta de plus en plus vers la peinture. En elle, il trouvait ses grandes joies, peignant comme l'oiseau chante, de tout son instinct, « de tout son cœur », selon la vieille et si juste expression. En la peinture ses joies ; en elle aussi son espoir, car sa situation lamentable ne lui permettait pas toujours les moyens matériels d'exercer le métier où il rêvait de conquérir la maîtrise. C'est ainsi qu'un jour, à l'académie Vitti où, un temps, il fréquenta, M. Henri Martin qui l'y avait convié, s'étonna de le voir peindre sur une serviette à débarbouiller, clouée sur un chassis.

Vivant seul, isolé, loin de tout groupement artistique, il habite, de 1905 à 1909, dans l'Ile-Saint-Louis. Il erre sur ses quais, épris sans cesse du spectacle que la Nature lui prodigue : la Seine calme et ses eaux nuancées, le ciel toujours divers, entre eux, les ponts et les jeux coloriés des passants, les péniches ventrues, les remorqueurs dont la fumée, certains jours, semble défier les nuages, puis la vieille Estacade et là-bas, en amont, le jet des cheminées industrielles et ici, en aval, le jet des tours et de la flèche de Notre-Dame : l'apaisement d'hier et de toujours lancé comme une prière opposée à la fièvre d'aujourd'hui, la Beauté créée par nos ancêtres semblant attendre la Beauté que nous sommes appelés à créer quand nous aurons compris le grand symbole que peut être l'usine.

Alors, pour vivre, M. Marchand crayonne des lithographies, creuse des cuivres à l'image du vieux Paris fort à la mode à cette époque ; il dessine quelques figures : petits portraits, académies, tracés, enveloppés de lignes sineuses, par quoi se révèle l'influence d'Henri Martin, mais où déjà l'on sent la volonté de simplification qui deviendra la règle de ses recherches. Il

Extrait de la publication

peint ces *Gueux* (1906) couchés au long des quais, un de ses premiers tableaux et qui est inspiré du spectacle que l'on peut voir encore les jours de soleil, là-bas, sur les berges, non loin des tours de Notre-Dame. L'été, une vieille amie l'accueille dans sa maison, en Savoie : « C'est sans doute à ces séjours, écrit-il, que je dois de n'avoir pas été enlevé prématurément comme beaucoup de camarades que je vis disparaître autour de moi, tués par les privations qui accompagnent le peintre sans fortune. » C'est à la Savoie qu'il emprunte le thème de sa première exposition publique : des paysages qui, en 1908, figurèrent au Salon des Indépendants.

La vie est alors pour l'artiste, dure, âpre, difficile. Mais le Destin eut un premier sourire. En 1908, le Département de la Seine accordait à Jean Marchand, une bourse d'études. Cette libéralité lui permit de continuer son travail avec la même foi fervente. Elle fut cause qu'en 1912, à l'exposition qui réunissait les envois des boursiers dans un coin du Grand Palais, on pouvait voir une allée d'arbres peinte par Jean Marchand en 1909, toile dont la vigueur expressive détonnait parmi les œuvres environnantes, la plupart fades et sans accent. Les arbres, dans le désir conscient d'exprimer le volume aérien de leur masse, étaient peints avec une forte et volontaire simplification. Ainsi, M. Jean Marchand prenait place dans le mouvement d'idée qui faisait alors réagir les artistes contre la déliquescence des descendants abâtardis de l'impressionnisme et du symbolisme.

Entre temps, J. Marchand continue à exposer. En 1910, il envoie, aux Indépendants, une grande composition : *Le Départ;* au Salon d'Automne, des paysages de Paris et de Montreuil-sur-Mer. 1911 voit

Extrait de la publication

son *Saint-Martin* que salue toute la jeune critique d'alors. Puis, c'est au Salon d'Automne de cette même année, *Suzanne au bain*. Et déjà, dans ces deux œuvres, sont les éléments décoratifs auxquels doit revenir Jean Marchand, avec une constante prédilection. Scènes de plein air toutes deux ; la première, dans un paysage dont les rocs prismatiques semblent vouloir évoquer certains sites des vieux peintres, présente Saint-Martin sur son cheval, — animal qui réapparaît périodiquement sous le pinceau de l'artiste épris de la svelte élégance de ce compagnon des hommes, — la seconde, des feuillages sombres et un ruisseau, encadrant deux nus féminins opposés dans une recherche de lignes, une volonté de rythme où s'expriment le calme grave et la sérénité, les deux pôles de l'esprit pictural de Marchand. Peut-être doit-on regretter seulement qu'un angelot planant apporte à cette dernière œuvre un vague et inutile relent de mythologie.

Le voici maintenant aux Indépendants de 1912. Son envoi est intitulé *Le Labour*. Pour exprimer le mouvement des êtres, il en multiplie l'image et les juxtapose. Toile curieuse et captivante. Son harmonie semble découler en droite ligne de certaines tapisseries du xv^e siècle, où les

Extrait de la publication

verdures sont prépondérantes. Toile à peu près unique dans l'œuvre de Jean Marchand qui, après cette exposition, partait en Ukraine, regardait, en passant, Moscou et Varsovie, s'installait aux portes de Kiew, dans un petit village des bords du Dniester, visitant églises et monastères, parcourant le fleuve et faisant maintes études sur ses rives.

Il en rapportait les *Trois Baigneuses*, exposées au Salon d'Automne de 1908, toile où la volonté constructive s'exprime par des diagonales qui semblent diriger la vision du spectateur vers la conception du peintre, toile où se juxtaposent, en une absolue unité, deux tableaux différents : en bas, les baigneuses dont deux, dévêtues, sont d'une robustesse élégante et classique. La troisième, encore habillée, assise et s'inclinant en avant, forme comme le sommet d'un triangle dont les deux autres inscrivent la base ; en haut, toute la conception d'un paysage moderne : parmi les feuillages, des maisons, un pont de fer sur lequel passe une locomotive, un poteau, des fils télégraphiques, placés là comme pour prouver que tout peut être interprété décorativement, que le cerveau et le cœur d'un artiste transposent toute chose et se servent de tout pour exprimer leur idéal de beauté.

Cette toile fut assez mal accueillie par ceux qu'effraient les novateurs. La place qui lui fut donnée, dans un coin obscur, suscita des protestations. Telle cependant, elle marque un stade dans l'évolution de l'artiste. Jusque-là, l'art de M. Jean Marchand s'était laissé dominer par la tentation d'évoquer l'espace autrement que par des rapports de tons. Pour lutter à son tour contre la tyrannie d'une perspective scholastique qui sacrifie dans un tableau tout ce qui s'éloigne du premier plan, il avait tenté de décrire la profondeur

Extrait de la publication

et de représenter les volumes, en opposant les parties claires et obscures, selon une volonté arbitraire, en créant des lignes d'horizon fictives, en dirigeant, par des diagonales, la vision vers tel ou tel point, en dissociant certaines figures, en condensant certaines formes. Toutes ces tentatives, d'un réel intérêt, ne sont pas le seul fait de M. Jean Marchand, mais tandis que certains s'embourbaient dans les règles nouvelles créées ou appliquées par eux, M. Jean Marchand puisait dans ces recherches un nouveau moyen pour renforcer et enrichir sa vision, équilibrer ses sensations et plier, un temps, l'une et les autres, à une discipline, un peu étroite et austère peut-être, mais vivace et féconde.

Incorporé un instant au mouvement cubiste dit de la Section d'Or, M. Jean Marchand rejeta vite toutes les tentatives d'applications formulaires pour aboutir à une peinture nue et dépouillée, cherchant à obtenir le maximum d'expression avec le minimum de moyens. Dès 1912, dans sa série de paysages de Céret, il a répudié tout parti-pris. Il ne veut plus se laisser guider que par le seul spectacle qu'il a devant les yeux. C'est la nature qui lui fournit l'architecture de son tableau. Il se contente de transposer le spectacle qu'il interroge, et si cette transposition reste arbitraire, elle le reste parce que cet arbitraire est à la base de toute œuvre d'art. Il unit, dans des accords profonds, dans des harmonies prolongées, les lignes et les couleurs, telles qu'il les conçoit et telles qu'il les voit. Car la vulgarité ou la beauté d'un site existent dans le cœur et le cerveau de l'artiste qui porte son univers avec lui. Le peintre qui conçoit la vie avec bassesse ne peut peindre que des spectacles sans grandeur et l'artiste qui la voit dans son exaltation en fournira sans cesse des images puissantes

Extrait de la publication

## LES PEINTRES FRANÇAIS NOUVEAUX

| | | |
|---|---|---|
| 1. HENRI MATISSE . . . . | notice par | MARCEL SEMBAT |
| 2. CHARLES GUÉRIN . . . | » » | TRISTAN KLINGSOR |
| 3. LUC-ALBERT MOREAU | » » | ROGER ALLARD |
| 4. JEAN-PUY . . . . . | » » | MICHEL PUY |
| 5. OTHON FRIESZ . . . . | » » | ANDRÉ SALMON |
| 6. JEAN MARCHAND . . . | » » | RENÉ JEAN |
| 7. M. DE VLAMINCK . . . | » » | FRANCIS CARCO |
| 8. ROUAULT . . . . . | » » | MICHEL PUY |
| 9. UTRILLO. . . . . | » » | FRANCIS CARCO |
| 10. MARIE LAURENCIN . . | » » | ROGER ALLARD |
| 11. A. D. DE SEGONZAC . . | » » | RENÉ JEAN |
| 12. A. MARQUET . . . . . | » » | FRANÇOIS FOSCA |
| 13. R. DE LA FRESNAYE . . | » » | ROGER ALLARD |
| 14. SUZANNE VALADON . | » » | ROBERT REY |
| 15. DERAIN . . . . . | » » | A. SALMON |
| 16. PICASSO . . . . . | » » | P. REVERDY |
| 17. MAURICE DENIS . . . . | » » | FRANÇOIS FOSCA |
| 18. MAURICE ASSELIN . . | » » | FRANCIS CARCO |
| 19. PIERRE BONNARD . . | » | CLAUDE ROGER-MARX |
| 20. YVES ALIX. . . . . | » » | ROGER ALLARD |
| 21. ODILON REDON . . . . | » | CLAUDE ROGER-MARX |
| 22. CLAUDE MONET. . . . | » » | JEAN CASSOU |
| 23. MARCEL GROMAIRE . . | » » | EDMOND JALOUX |
| 24. PIERRE LAPRADE. . . . | » » | JEAN CASSOU |
| 25. D. GALANIS . . . . . | » » | GEORGES GABORY |
| 26. ANDRÉ LHOTE. . . . . | » » | PIERRE COURTHION |
| 27. ANDRÉ FAVORY . . . . | » » | EDMOND JALOUX |
| 28. CHARLES PÉQUIN . . . | » » | E. DES COURIÈRES |

### ÉDITION DE LUXE :

Il est tiré de chaque volume 215 exemplaires numérotés (dont 15 hors commerce) sur papier de pur fil Lafuma pour le texte et sur beau papier couché pour les gravures, avec une épreuve sur chine du portrait tirée sur le bois original, numérotée et signée par l'artiste. Prix..... 12 francs

Pour les souscripteurs à vingt brochures au moins. Prix..... 10 francs

Extrait de la publication

## *LES PEINTRES FRANÇAIS NOUVEAUX*

(Voir ci-avant la liste complète)

*DERNIERS VOLUMES PARUS :*

20. YVES ALIX.
21. ODILON REDON.
22. CLAUDE MONET.
23. MARCEL GROMAIRE.
24. PIERRE LAPRADE.
25. D. GALANIS.
26. ANDRÉ LHOTE.
27. ANDRÉ FAVORY.
28. CHARLES PÉQUIN.

*A PARAITRE PROCHAINEMENT :*

30. KISLING | 31. SEURAT

*EN PRÉPARATION :*

VUILLARD, ROUSSEL, RENOIR, SIGNAC, LA PATELLIÈRE, DUFRESNE, ROUSSEAU LE DOUANIER, DETTHOW, M. LUCE, COUBINE, LOTIRON, etc.

## *LES SCULPTEURS FRANÇAIS NOUVEAUX*

1. DESPIAU.
2. JOSEPH BERNARD.
3. E.-A. BOURDELLE.
4. FRANÇOIS POMPON.
5. MAILLOL.

*A PARAITRE PROCHAINEMENT :*

6. M. GIMOND. | 7. A. MARQUE.

## COLLECTION NOUVELLE

## *LES GRAVEURS FRANÇAIS NOUVEAUX*

*A PARAITRE :*

J.-E. LABOUREUR par ROGER ALLARD

PISSARO par CLAUDE ROGER-MARX

Extrait de la publication

IMPRIMERIE SAINTE-CATHERINE, BRUGES-BELGIQUE.